

pli, n'eussent été les agissements hypocrites et malhonnêtes d'un certain petit vieillard dont la parole a pu un instant séduire les amateurs de phrases sonores, mais qui a fait payer cher ce funeste enivrement; de ce petit vieillard dont on a fini par connaître les trahisons et qu'on a chassé enfin d'un poste dont il avait toujours été indigne. Ce vieillard est M. Adolphe Thiers.

MacMahon devint chef de l'Exécutif. Il fut appelé à administrer l'Etat en attendant qu'un gouvernement définitif fut constitué. Il ne devait être que le chef d'une administration provisoire.

Les amis de l'ordre applaudirent à l'élévation du brave maréchal. On disait qu'il ne paotiserait jamais avec les apôtres des troubles et du pillage. Les communards gémissaient.

Cependant les espérances ne sont pas réalisées. L'éducation de MacMahon explique tout. Cette éducation a été plus libérale qu'il ne le croyait lui-même et qu'on ne le croyait généralement. Ces rouges qui tremblèrent lorsqu'ils le virent au pouvoir, qui avaient remué mer et monde pour l'empêcher d'y arriver, ont fini par ne pas trop lui déplaire.

On s'aperçut bientôt qu'il tendait réellement vers eux. Les tièdes, les hésitants comprirent, les premiers, les inclinations du Maître, et aussitôt un mouvement marqué se fit vers les idées républicaines.

Restait à poser la question de la république, et elle a été posée. Et en dépit des efforts des bonapartistes qui disposent déjà de moyens redoutables, bien que Sedan soit toujours là, en dépit des légitimistes dont l'attitude fut jusqu'au bout ce qu'elle devrait être, honnête, juste et sans faiblesse, la république a été votée par 422 voix contre 254. Au moment où ce vote allait être donné, les monarchistes firent entendre de solennelles protestations. M. de la Rochette montra les droits de la royauté et de ses services, et exposa où devait mener la république.

"Messieurs, a-t-il dit, notre pays est bien malheureux. Il a subi bien des revers et bien des douleurs, et ce n'est pas la république qui le relèvera.

"Au moins ne perdez pas le souvenir de notre vieille monarchie française. Aujourd'hui elle serait votre salut; plus tard, croyez-le bien, elle sera votre délivrance.

"C'est elle, c'est cette monarchie qui a fait la France et qui l'a gouvernée pendant dix-huit siècles dans la gloire et dans l'honneur.

"Ne soyez pas étonnés si nous restons les adversaires de toute votre organisation républicaine, et quand vous aurez triomphé, malgré nous, nous vous en laisserons la redoutable responsabilité. Notre devoir est de nous associer à tout ce qui est bon pour notre pays; mais nous ne pouvons nous associer à des institutions qui le conduisent à la ruine."

M. de Belcastel a succédé à M. de la Rochette. Dans un discours qui fut écouté avec bonheur par les légitimistes, avec respect, avec admiration même par plusieurs républicains, et avec remords pour les malheureux libéraux auxquels il s'adressait spécialement, il fit un suprême appel à ceux qui se qualifiaient, quelques jours auparavant, de royalistes, et qui s'apprétaient alors à décorer la république.

"Messieurs, pas plus que mon honorable collègue M. de la Rochette, en présence du courant qui vous entraîne, je n'ai l'espoir de vaincre vos résolutions, mais je ne puis retenir au fond de mon âme une protestation suprême (Rumeurs à gauche).

"La tribune est libre, je l'espère (Oui! oui! parlez! parlez! à droite).

"Je ne crains d'être démenti par personne si j'affirme que, le 12 février 1871, après l'effondrement de l'Empire, que j'aimerais dire légitime s'il ne coûtait pas tant à l'honneur de mon pays; après les dénonces républicaines qui nous ont coûté plus cher encore, vous vous êtes réunis, regardés et complétés comme de-

vant être, l'heure venue, les instruments de la rénovation française par le rappel de la monarchie nationale.

"C'était votre devoir! — c'eût été votre immortel honneur! — que nous sommes loin de l'un et de l'autre, grand Dieu!

"Un jour une parole néfaste, — je n'accuse pas les intentions je constate les faits, — une parole néfaste, empoisonnée, tomba de cette tribune:

"Vous êtes divisés!" vous a-t-on dit et répété sans cesse, Royalistes de cette assemblée, vous l'avez cru...; vous vous êtes trompés.

"Divisés sur des questions secondaires et de forme tout au plus, moins à coup sûr, que ceux qui sont rangés aujourd'hui dans l'armée républicaine (Très-bien! très-bien! à droite); divisés sur les questions essentielles, vous ne l'étiez pas; sur le terrain large et sûr des libertés publiques et de l'hérédité royale, vous étiez, que dis-je, vous êtes unis.

"Oui, à l'heure où je vous parle, en dépit des apparences, en dépit des transformations que quatre ans de lutttes et de renouvellements partiels vous ont apportés, vous êtes près de quatre cents qui sont d'accord au fond sur les principes fondamentaux de la monarchie constitutionnelle (C'est vrai! sur plusieurs bancs à droite).

"Cela est si vrai, que cet idéal de monarchie poursuit encore ceux qui sont allés dans d'autres régions, où le contentement de leur œuvre et peut-être d'eux-mêmes ne les a pas suivis (Approbation à droite). Voilà pourquoi depuis quatre ans vous n'avez pu vous résoudre à faire autre chose. Voilà pourquoi toutes les fois qu'on vous a proposé le gouvernement de la République, je ne sais quelle force invisible et insurmontable vous a toujours arrêtés sur le seuil.

"Voilà pourquoi aujourd'hui même vous organisez le régime républicain, sans réciter le Credo républicain (Applaudissements à l'extrême droite et sur plusieurs bancs à droite).

"Vous osez à peine inscrire ce nom suspect sur le fronton du temple dont, au grand étonnement de la raison publique, vous êtes devenus les prêtres, mais dont vous ne serez jamais les croyants (Très-bien! à droite). Ah! c'est que vous entendez au fond de vos consciences une voix à laquelle aucun pacté parlementaire ne peut imposer silence, voix de l'histoire, voix du patriotisme, voix de la vérité qui vous crie: La royauté, qui a fait la France, seule peut la refaire, seule elle peut lui rendre sa dignité, son prestige perdu. Son nom seul nous vaudrait des armées et nous donnerait au respect du monde un droit que tout, notre or n'a pas su conquérir (Très-bien! à droite).

"Ces choses, vous les pensez toujours et, de peur de ne rien produire, vous faites quelque chose que vous savez mauvais (Applaudissements sur plusieurs bancs à droite).

"Eh bien, je vous adjure, une dernière fois, au nom de l'histoire, au nom du patriotisme, au nom des souvenirs de toute votre vie, au nom des convictions que vous avez encore, arrêtez-vous! Ne donnez pas la sanction définitive à un régime tant de fois désastreux pour la France, et qui, en proscrivant la monarchie, ferme la porte, non pas à l'ordre public, — je ne veux pas douter de lui sous quelque régime que ce soit, — mais à la grandeur, à la puissance et à l'essor de la prospérité française (Très-bien! très-bien! à droite).

"Ne consommez pas, je vous en conjure, un acte que j'appellerai, — sans vouloir blesser personne, mais dans la sincérité de ma conscience et dans la pleine indépendance de mon mandat, — que j'appellerai, dis-je, une infidélité à la sainte mission que dans un jour d'incoubable épreuve, vous avez reçue de la Providence et de la patrie (Nouvelle approbation et applaudissements à l'extrême droite et à droite).

Ces nobles et éloquents paroles n'ont pu arrêter les traîtres; ils se sont alliés à la phalange révolutionnaire de M. Gambetta. Désormais la république est le gouvernement légal de la France.

"C'est fait," écrivait Louis Venillot, dans l'Univers du 27 février, c'est fait, nous avons la république définitive. Nous ne croyons pas encore pouvoir nous en réjouir, nous l'avons prévu assez souvent pour n'en être pas surpris. Il y a quatre ans, lorsque la Chambre sortait de Bordeaux, nous pouvions déjà prévoir qu'elle allait là. Plus elle a tardé, plus le débarquement,